

suscités par cet ouvrage conduit M. J. al-Musawi à voir dans Le Caire du XVIII<sup>e</sup> siècle des salons littéraires là où il n'y en avait point<sup>3</sup>.

De manière générale, l'histoire sociale est absente du livre de M. J. al-Musawi. On peut ainsi lire des propositions telles que : « les Mamelouks et les conquérants ottomans n'étaient pas enclins à développer ou entretenir des contacts étroits avec les sociétés sous leur contrôle » (p. 247). Il n'est pas sûr qu'Ulrich Haarmann, Christian Mauder, Ralf Elger, Hilary Kilpatrick, Stefan Reichmuth et quelques autres soient d'accord avec cette assertion. Si l'étude des littérateurs de l'époque mamlouke constitue bien le point fort de l'ouvrage, celle de l'époque ottomane en est le point faible : Istanbul n'apparaît jamais comme un centre de culture de langue arabe et ne figure même pas dans l'index de l'ouvrage. La période du xv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle émerge fugacement à travers l'évocation du Caire ; des Lieux Saints de l'islam, La Mecque et Médine, il ne sera non plus question. On s'étonnera, enfin, de l'absence de toute analyse des formes manuscrites de la production lettrée rassemblée par M. J. al-Musawi : en dépit de la présence d'un cahier central d'illustrations composé de reproductions de feuillets manuscrits, l'auteur s'appuie uniquement sur des éditions imprimées, de sorte que les textes étudiés ici sont complètement dématérialisés.

Le livre de M. J. al-Musawi n'est pas dépourvu de charme : son foisonnement évoque celui de la culture islamique au cours de ce long Moyen Âge qui court du xii<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, selon la périodisation proposée par l'auteur. Il pourrait se lire comme un plaidoyer vibronnant en faveur de la réévaluation de cette période longtemps négligée de l'histoire de l'islam. Cet état de fait, néanmoins, a commencé de changer depuis quinze ou vingt ans déjà : l'interprétation originale de Thomas Bauer et quelques monographies spécialisées récentes<sup>4</sup> constituent des tentatives beaucoup plus convaincantes de reconstruire *par le menu* les formes historiques de la République islamique des lettres au cours du long Moyen Âge.

RENAUD SOLER  
r.soler@unistra.fr

AHSS, 78-1, 10.1017/ahss.2023.54

1. Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éd. du Seuil, 1999.

2. Arne A. AMBROS, « Beobachtungen zu Aufbau und Funktionen der gereimten klassisch-arabischen Buchtitel », *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 1990, 80, p. 13-57.

3. Voir Peter GRAN, *Islamic Roots of Capitalism: Egypt, 1760-1840*, Austin, University of Texas Press, 1979 et les comptes rendus de Gabriel BAER, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 25-2, 1982, p. 217-222 et de Fred DE JONG et Peter GRAN. « On Peter Gran, *Islamic Roots of Capitalism: Egypt, 1760-1840*: A Review Article with Author's Reply », *International Journal of Middle East Studies*, 14-3, 1982, p. 381-399.

4. Outre Thomas BAUER, *Die Kultur der Ambiguität. Eine andere Geschichte des Islams*, Berlin, Verlag der Weltreligionen im Insel Verlag, 2011, voir par exemple l'étude du patronage savant mamlouk de Christian MAUDER, *In the Sultan's Salon: Learning, Religion, and Rulership at the Mamluk Court of Qāniṣawāh al-Ghawrī (r. 1501-1516)*, Leyde, Brill, 2 vol., 2021 ; l'histoire intellectuelle ottomane de Khaled EL-ROUAYHEB, *Islamic Intellectual History in the Seventeenth Century: Scholarly Currents in the Ottoman Empire and the Maghreb*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015 ; l'histoire de la transmission du hadith à l'époque post-classique de Garrett A. DAVIDSON, *Carrying on the Tradition: A Social and Intellectual History of Hadith Transmission across a Thousand Years*, Leyde, Brill, 2020 ; ou encore l'histoire de la philosophie et de la théologie, après le xii<sup>e</sup> siècle, de Frank GRIFFEL, *The Formation of Post-Classical Philosophy in Islam*, Oxford, Oxford University Press, 2021.

### Clémence Revest

Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, 424 p.

L'objet du livre de Clémence Revest est l'histoire d'une coïncidence historique d'environ quatorze années entre l'issue mouvementée d'une crise sans précédent de la papauté et l'émergence d'une culture savante alternative, née de la progressive institutionnalisation d'un groupe de lettrés, aux formations, aux références, aux carrières et aux pratiques intellectuelles renouvelées par l'attrait des *studia humanitatis*. C'est donc comme une « histoire commune entre humanisme et papauté » (p. 12) qu'il faut aborder ce livre, dont la contribution

historiographique entend se situer aussi bien du côté d'une approche résolument historique et sociale de l'humanisme que de l'histoire de la curie et du gouvernement pontifical dans les dernières années du Grand Schisme.

Le titre de l'ouvrage, *Romam veni*, « Je vins à Rome », tiré des premiers mots de la lettre que Leonardo Bruni adressa à Innocent VII (1404-1406) au début de sa carrière curiale et qui inaugurerait plus tard son propre recueil épistolaire, oriente le regard vers l'une des principales idoles du mouvement humaniste. Mais que le lecteur ne se laisse pas tromper : l'originalité du livre de C. Revest consiste précisément à dépasser une approche de l'essor humaniste à l'aune des seuls grands hommes – dont le mouvement lui-même s'est très rapidement efforcé de se doter, comme le souligne le premier chapitre – et de leurs principales œuvres. Il entend même donner vie à la multitude des individus et des pratiques savantes qui, selon des modalités très différentes, firent prendre corps au mouvement. Ce nuancier d'acteurs, mis en évidence par C. Revest au sein de ce qu'elle a choisi de désigner comme une « constellation socioculturelle en progression » (p. 75), privilégie 81 personnages, suivis de près tout au long de l'ouvrage et qui font l'objet d'un abrégé biographique en fin de volume. Ce nuancier s'organise selon des critères relevant tout autant de la théorie que de la réalité ou, enfin, de la mise en scène symbolique, et est composé par l'historienne grâce à la lecture croisée de deux typologies de sources rarement interrogées conjointement de façon aussi systématique et sérielle. Il s'agit, d'une part, des productions textuelles construisant plusieurs références communes, comme le réveil de l'Antiquité ou des événements récents érigés en mythes de fondation (le séjour de Manuel Chrysoloras, la découverte de manuscrits à Saint-Gall, etc.), ainsi que certains genres – nouveaux ou renouvelés – pratiqués par les humanistes au service de la curie, comme les lettres et recueils de correspondance, les panégyriques, les préfaces et discours, la poésie de circonstance et quelques œuvres autobiographiques extraordinaires, tel le *Libellus penarum* de Benedetto da Piglio (1415). Il s'agit, d'autre part, des documents administratifs produits par ou à propos des carrières des curialistes, dont l'analyse jusque dans leurs moindres détails permet de reconstruire non

seulement le parcours des lettrés et un certain nombre de ses étapes décisives (le passage par le collège des scribes apostoliques, l'accès à l'office de secrétaire pontifical, etc.), mais aussi « d'évaluer globalement le poids de leur présence et de leur activité dans l'administration pontificale » (p. 187). À ce titre, l'enquête menée sur les mentions hors teneur – noms du scribe ou du compositeur de l'acte, de celui qui l'a commandé, marques signalant les étapes de sa validation et de son enregistrement – comme moyen d'apprécier le travail de la chancellerie est emblématique.

En dépit du *Romam veni* de Bruni qui se détache en lettres presque d'or sur la couverture, le livre de C. Revest évite – et contribue en partie à déconstruire – l'illusion d'une résidence *naturelle* de l'humanisme dans la ville de Rome. Si attraction des cerveaux il y a, notamment en des moments précis de désagrégation d'autres cours, c'est d'abord vers la curie – ou plutôt les curies, même si les humanistes font pour la plupart le choix de l'obéissance du pape élu au concile de Pise –, entendue comme un groupe de prélats – le livre effleure à plusieurs reprises, sans l'approfondir, le rôle essentiel des cardinaux et de leurs familles – ou comme un appareil de gouvernement en plein tumulte. À la fois pourvoyeur d'offices – principalement au sein des organes de production diplomatique, comme la chancellerie ou le secrétariat, « vivier socio-professionnel de l'humanisme » (p. 194-209) –, de missions – des prestigieuses légations à d'autres bien plus obscures –, de bénéfices ou de privilèges, c'est-à-dire d'opportunités de carrières et de sources de rétributions et plus rarement de richesses durables (comme pour Antonio Loschi à Vicence), ce milieu curial en crise peut également être cause de ruptures, de revers, voire de coups d'arrêt dans les carrières. Même les stratégies les plus complexes ne parviennent pas toujours à déjouer ces risques, à l'exception, peut-être, de la combinaison entre statut clérical et cumul bénéficial qui fournit un bouclier assez efficace pour faire carrière en temps de crise. Reste que, en dehors de quelques brefs moments d'euphorie – comme le concours poétique de la fin de l'été 1406 –, la ville de Rome en elle-même ne conquiert que très progressivement, et au-delà des bornes chronologiques de ce livre, une fonction de

capitale du pouvoir pontifical restauré et de patrie des *studia humanitatis*, excluant au passage le *popolo* et la commune de Rome et leur culture propre, dont Dario Internullo a récemment montré toute la fécondité<sup>1</sup>.

Le *Roman veni* emprunté à Bruni dans le titre est enfin un écho, voire un hommage, à l'invention d'un modèle rhétorique, « écrire à la manière de Cicéron », dont ce livre a l'immense prix de rendre compte d'au moins deux points de vue complémentaires : stylistique et technique d'abord, mais aussi social et politique. C. Revest propose de ce fait une voie de sortie à l'aporie des débats sur la nature du cicéronianisme, tout en révisant radicalement la chronologie et les acteurs, dès lors qu'elle désigne la curie de la fin du Grand Schisme comme l'un des laboratoires du « tournant cicéronien ». Le défi, latent dans l'ensemble du livre, que relève définitivement la troisième et dernière partie, est triple. En premier lieu, éclairer le rôle des humanistes employés à la curie dans la production de ce « stéréotype de communication massivement diffusé et valorisé », en mesure d'« influencer durablement sur les conceptions et les pratiques socio-institutionnelles » (p. 243), notamment la restauration de la papauté romaine à partir du motif de la renaissance de l'âge glorieux des Anciens. En deuxième lieu, en décrire minutieusement la physionomie, grâce à l'analyse détaillée du style et des procédés argumentatifs d'un corpus rhétorique sélectionné (voir la liste dressée en annexe) ainsi que de ses écarts vis-à-vis des formes usuelles de discours ou d'épistolographie papale. En troisième et dernier lieu, explorer comment ces compétences rhétoriques ont pu servir la réforme de la papauté romaine grâce à la mise à disposition d'un arsenal de légitimation politique, mais aussi ont pu se transformer – bien au-delà du cadre curial et de la résolution du Grand Schisme – en un ascenseur social pour les hommes de savoir.

Nul besoin d'insister sur l'ampleur des débats historiographiques rencontrés au fil des 350 pages de texte de ce volume et dont seuls certains ont été rappelés ici. Loin de s'en désintéresser ou de les éluder, l'auteur s'y frotte et y guide son lecteur avec tact et mesure ainsi qu'avec un sens de la formule et une efficacité démonstrative qui font de ce livre à la fois une

contribution très pointue à divers domaines historiques en plein renouvellement – l'analyse, partie de l'*ars dictaminis*, des rhétoriques du pouvoir ; la diplomatique pontificale ; la définition d'un humanisme de cour ; les relations complexes entre culture humaniste et cadres traditionnels de production du savoir, entre culture humaniste et réforme de l'institution ecclésiale, etc. – et une synthèse très accessible sur l'histoire du gouvernement pontifical à la fin du Grand Schisme comme, sans doute davantage encore, de l'humanisme italien au début du xv<sup>e</sup> siècle. On regrette d'autant plus l'absence en fin d'ouvrage d'une liste récapitulative des titres cités et discutés dans les notes, dont la police met déjà à rude épreuve les lecteurs et lectrices.

Ce livre magistral ne manquera pas de susciter des discussions et des compléments d'enquête<sup>2</sup> : l'élégance optimiste de son style ainsi que la rigueur rassurante de ses démonstrations ne peuvent en effet cacher la hardiesse de sa thèse de fond. Faire de la curie des années 1404-1417 « un tremplin, un laboratoire et une épreuve du réel pour l'humanisme naissant » (p. 13) ou affirmer que la curie romano-pisane joue un rôle déterminant dans la naissance de l'humanisme comme un véritable mouvement culturel n'est pas sans jeter le trouble dans la narration – déjà très débattue – de l'histoire de l'humanisme. Un des apports de ce livre est de montrer – en s'y exerçant très concrètement sur une masse documentaire véritablement impressionnante – que cette narration ne peut se nourrir d'une approche exclusivement philologique et philosophico-politique « hors-sol », et qu'elle doit au contraire combiner cette première approche tant à l'éclairage des conditions sociales et institutionnelles de possibilité de l'essor de l'humanisme qu'à la prise en compte de la forte dimension mémorielle d'un mouvement qui produisit, très tôt, son propre récit des origines et son propre portrait de groupe.

CÉCILE CABY

cecile.caby@sorbonne-universite.fr  
AHSS, 78-1, 10.1017/ahss.2023.55

1. Dario INTERNULLO, *Ai margini dei giganti. La vita intellettuale dei romani nel Trecento (1305-1367)*, Rome, Viella, 2016.

2. Clémence Revest elle-même s'y est déjà attelée, notamment dans le volume qu'elle a dirigé, *Discours académiques. L'éloquence solennelle à l'université entre scolastique et humanisme*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

### Denis Crouzet

*Les enfants bourreaux au temps des guerres de Religion*

Paris, Albin Michel, 2020, 336 p.

C'est à une histoire « impitoyable » que se consacre Denis Crouzet dans son dernier ouvrage : celle de la participation de jeunes garçons aux massacres des guerres de Religion dans la France du second XVI<sup>e</sup> siècle. Spécialiste reconnu du sujet depuis ses *Guerriers de Dieu* parus en 1990<sup>1</sup>, l'historien s'attelle donc à poursuivre et à approfondir sa réflexion sur l'exercice de la violence paroxystique en s'attachant cette fois à des acteurs secondaires mais ô combien symboliques : le groupe des petits enfants, *pueri*, qui ont moins de 14 ans. L'enjeu est passionnant : relire une période et des événements pourtant saturés d'images et d'analyses au prisme des violences enfantines pour donner une intelligibilité supplémentaire à ces massacres inouïs. En rapiécant les fragments archivistiques épars qui concernent ces jeunes tueurs, dans des récits qu'il compare à des « buttes-témoins érodées » (p. 12), D. Crouzet propose donc de regarder ces faits bien connus d'un nouveau point de vue ; autrement dit, d'interroger les guerres de Religion et la violence qui s'y déploie à hauteur d'enfant. La dimension heuristique de cette démarche est grande puisqu'elle permet de relire et de définir, à l'aune de ce « poste d'observation » inédit, « la grammaire et la syntaxe » (p. 13) de la violence catholique du temps. Toute la force de l'analyse réside dans le fait d'aller au-delà de la sidération que provoquent, immanquablement, ces récits de violence extrême, en les replaçant dans une trame explicative liée au sacré : ces enfants bourreaux sont, pour l'historien, « des symptômes permettant d'appréhender [...] un imaginaire exaltant l'atrocité comme seule voie de salut » (p. 13).

Comme le rappelle le premier chapitre, jusqu'au mitan du XVI<sup>e</sup> siècle, l'enfance signifie l'espérance : dans les textes, le petit enfant incarne la plupart du temps l'innocence et la

vie en ce qu'il est naturellement porteur de la bénédiction divine. Les plus jeunes apparaissent aussi comme des victimes : dévorés par les loups-garous, empoisonnés par les sorcières ou, à partir de la Réforme, sacrifiés au cours de meurtres rituels, voire cannibales qui « semblent hanter l'imaginaire » (p. 21). Dans les faits, catholiques et protestants s'accusent mutuellement de mettre à mort les enfants. Les descriptions des violences perpétrées sur les plus jeunes ne sont d'ailleurs pas sans faire écho aux gestes observés dans les génocides du XX<sup>e</sup> siècle : en 1563, un enfant est arraché des bras de sa mère et « froissé contre la muraille en prononçant ces mots : par la mort Dieu, il nous perdre la race de ces huguenots » (p. 26). Difficile de ne pas penser, ici, à la lettre écrite en 1941 par un fonctionnaire de police viennois après la liquidation par balle du ghetto de Moghilew, en Biélorussie : « Des nourrissons volaient en l'air en arc de cercle et nous les flinguions en vol, avant qu'ils ne tombent dans la fosse et dans l'eau<sup>2</sup>. » L'analogie n'est pas incongrue tant l'ouvrage de D. Crouzet revendique ouvertement une approche anthropologique de la violence infantine et de sa symbolique ; en attestent les nombreuses références aux conflits intra-étatiques d'Afrique subsaharienne des années 1970-1990 tout comme l'attention portée aux analyses de l'historienne Hélène Dumas sur la place des enfants – victimes et tueurs – dans le génocide des Tutsi du Rwanda<sup>3</sup>.

L'année 1559 est présentée comme un tournant, celui de la participation des plus jeunes aux massacres. La connaissance minutieuse des sources, appuyée sur des citations aussi précises qu'extensives, soutient l'hypothèse selon laquelle ce surgissement des acteurs enfantins va de pair avec celui d'une « haine sacrée », la geste infantine pouvant dès lors se lire comme une théophanie. Avec, toutefois, une précision importante : « à aucun moment de l'histoire protestante de la violence, sauf de manière très limitée à des huées [...], les petits ou les jeunes enfants ne sont amenés à prendre ou à recevoir le pouvoir adulte de donner directement la mort » (p. 62). Autrement dit, il y a bien une spécificité catholique dans cette perpétration infantine de la brutalité ; laquelle se comprend, selon l'auteur, à condition de réfléchir à la signification de cette violence et d'accepter de la lire